HEM DAY

361
C.I.R.A.

Le Fascisme contre l'Intelligence

(Franco contre Goya)

Conférence donnée le 15 Mai 1937

au Cercle d'Etudes Populaires de Nimes

Aux « Cahiers de l'Aristocratie », Paris :

Erasme, préface de Han Ryner.

A la « Brochure Mensuelle », Paris :

La Confession de Bakounine.
L'Espagne en marche.

Aux Editions « Pensée et Action », Bruxelles :

La véritable pensée de F. Ferrer.
Adieu à Einstein.
De l'antimilitarisme à l'Anarchie.
Le Châtiment de Dieu.
Erich Mühsam.
La Stérilisation et le point de vue anarchiste.
La Russie (URSS) et la S.D.N.
Problèmes d'Espagne.
Le capitalisme international devant l'Espagne révolutionnaire.
Les Eglises brûlent en Espagne. Pourquoi?

Aux « Cahiers de l'Action Rationaliste Belge » :

Apercu de la question religieuse en Espagne.

POUR PARAITRE SOUS PEU :

A la « Brochure mensuelle » :

Aspects du drame Espagnol.

Aux « Cahiers de l'Artistocratie » :

Etienne de la Boétie.
L'Eglise et l'Etat.
Faut-il raser les prisons?
L'Homme devant la justice.
Les trahisons d'une révolution (Espagne 36-37.)
Le problème de l'État et la révolution Espagnole.
Les Artisans de l'avenir.

HEM DAY

C.I.R.A.

Le Fascisme contre l'Intelligence

(Franco contre Goya)

Conférence donnée le 15 Mai 1937

au Cercle d'Etudes Populaires de Nimes

C.I.R.A.

CETTE BROCHURE, ÉDITÉE ET VENDUE PAR LE CERCLE D'ÉTUDES POPULAIRES DE NIMES, EST UN ESSAI DE DIFFUSION DES IDÉES D'ART PARMI LE PEUPLE. NOUS PENSONS CONTINUER ET LA FAIRE SUIVRE PAR D'AUTRES.

IL A ÉTÉ TIRÉ 1000 EXEMPLAIRES SUR NAVARRE FIN ET 50 EXEMPLAIRES SUR LAFUMA HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 1 A 50.

PRÉFACE

Le vieux Saturne hagard que peignait Goya est assis de nouveau sur l'Espagne, et dévore ses enfants. L'épouvantable manducation se poursuit, de l'homme par le Dieu, de la chair vivante par l'Etat-machine, du fils réel par le spectre du « Père céleste ». Toutes les antropophagies religieuses, toutes les voracités de l'éternel Ugolin clérical ou monarchique (Père, patriarche, patron, patrie !) se retrouvent entières dans ce repas cannibale. Irréel, échevelé, ectoplasmique, le Cauchemar de l'humanité ouvre dans l'ombre ses yeux sans regards, ses yeux de pieuvre morte. Le monstre a saisi sa victime, avec un geste d'idiot, et la mutile entre ses mandibules ouvertes. Un instant encore et l'admirable statue vivante cessera de palpiter. La créature infernale aura broyé le cadavre du créateur humain !...

Oui, cette vision est celle de notre temps ; cette horrible seconde est celle qui bat à l'horloge du monde ; c'est notre génération même que Saturne tord dans ses poings comme une proie ; c'est l'humanité elle-même qu'il décapite avec le peuple ibérique, ce chef d'œuvre des plus nobles races de la terre ! Nous, anarchistes, vous appelons à son secours !

Peuples de l'Europe et du monde, laisserez-vous mourir l'Espagne ? L'Espagne ? Une des trois ou quatre grandes patries mondiales de la peinture ! Une des trois ou quatre grandes sources de la musique ! Une des trois ou quatre langues majeures de la pensée internationale ! Un peuple plus riche en peuples divers, en couleurs, en styles, en passions, en traditions de poésie, de danse et de chant, que tous les autres peuples du monde ! Un peuple trait-d'union entre tous les continents terrestres. Un peuple où se rencontrent l'Orient et l'Occident — l'Europe et l'Afri-

les forces latentes de la barbarie ! Un peuple féodal et anarchiste, chez qui le mot *noble* et le mot *pauvreté,* le mot *homme* et le mot *libre,* le mot *fidèle* et le mot *ami,* ont su conserver plus de dignité et de valeur que partout ailleurs !

L'Espagne ? Un pays où le génie souffle plus âprement sur le feu de l'âme qu'en tout autre lieu, puisqu'il est le pays du jésuite Ignace de Loyola et de l'athée Francisco Ferrer, du sombre Goya et du sublime Greco, le pays de Cervantès et de Christophe Colomb, de Ste Thérèse la mystique et de Don Juan l'impie, d'Albeniz et de Manuel de Falla, du conquistador Pizzare et du chef de bande Buenaventura Durruti.

L'Espagne est chère à tous les hommes parce qu'elle est un des rares pays où le capitalisme n'ait pas encore corrompu et châtré l'esprit de fraternité et l'esprit de révolte. Où l'art ait gardé la signification d'un folklore, et la civilisation revêtu celle d'un affinement personnel. Où la joie et la douleur d'aimer soient chargés de tout leur sens magique. Où les bras des hommes et le ventre des femmes ne soient point dévolus au plus offrant et dernier enchérisseur. Où la servitude soit tenue pour moins honorable que la faim, et où les pieds nus aient malgré tout le pas sur les bottes du gendarme. Où, contre une église absolument privée d'âme, se soit dressée une Révolution et une vie sociales absolument chargées d'âme. Où le fascisme soit un vain mot, parce que le sadisme de l'Espagnol est lui-même une passion personnelle et ouverte, qu'il n'aliène pas hypocritement en faveur du Moloch social. Pour l'être libre, l'Espagne, la petite Espagne du 19 juillet, si enfermée et écrasée qu'elle soit dans un cercle de trahison et de haine, est encore le pays du monde où l'air est le plus pur et où on respire le mieux !

Ne vous y trompez pas : si Franco triomphe, ç'en sera fait de l'Espagne — de toutes les Espagnes. Lui-même n'est d'aucune et n'en représente aucune. Il est un soudard sans foi ni loi, qui ne tue ni pour une idée, ni pour une personne — mais simplement pour le pouvoir et l'argent. Tout ce qui est vivant en Espagne, lui est également ennemi : l'anarchisme et le phalangisme, le traditionnalisme des Navarrais et celui des Basques, la mentalité de l'ouvrier catalan et celle du berger andalou, la petite patrie et la grande, le catholicisme et l'athéisme, le féodalisme et la

annonce qu'il lui faudra, pour [illegible]
sert *trois ou quatre* provinces de l'Espagne, exterminer les travailleurs des *principales* villes et anéantir des *couches* entières de la population. Car la tâche qu'il a entreprise pour le compte du capitalisme international, n'est pas de massacrer rituellement, à la manière des guerres de religions, les tenants d'une *certaine* confession ou d'une *certaine* façon de vivre en Espagne. Franco ne croit à rien, les séides qui le suivent ne sont que des instruments mercenaires de Juan March et du capital étranger. *Leur tâche consiste à tuer TOUT ce qui croit, TOUT ce qui vit, TOUT ce qui pense en Espagne.* Leur tâche est d'abolir la civilisation espagnole, non de lui imposer un nouveau cadre. Leur sabre ne rentrera au fourneau, leurs canons ne taieront leurs gueules, que lorsque rien ne restera plus en Espagne de l'art, de l'intelligence et de l'existence d'un peuple... Rien, que la bétise, car si j'en crois Vlaminck : « L'intelligence est internationale. L'art est local. Seule, la bétise est nationale. »

Ce qu'on tue à Bilbao, à Grenade, à Cordoue, à Malaga, à Palma de Majorque, ce ne sont pas seulement les martyrs d'une cause démocratique ou les héros d'une révolution: c'est un des grands peuples de la terre. Ceci ne s'adresse donc pas aux camarades d'idées, aux frères de classes, aux antifascistes ou aux libertaires. C'est à tous les hommes, à tous les peuples, à toutes les races, à tous les continents qu'il convient de demander s'ils permettront que l'Espagne soit assassinée et que le génie ibérique soit rayé de la vie du monde !

Sachez-le, hommes de tous les partis, de tout les pays, de toutes les croyances. Ce n'est plus seulement le sang de *nos* frères et de *nos* sœurs qui coule, — le sang des fusillés et des bombardées, des égorgés et des crucifiées, des décervelés et des éventrées pour *notre* foi et *notre* liberté. C'est maintenant tout un rameau de l'espèce humaine qu'on arrache, c'est l'homme universel qu'on est en train de mutiller à jamais. On tue l'Espagne ! On assassine l'âme d'un peuple ! Où êtes-vous ?... Que faites-vous ?...

A. P.

L'ART ET LE PEUPLE

« Art et Peuple fleurissent ensemble. » *Richard Wagner,* (L'Art et la Révolution).

L'ART, MULTIPLE COMME LA VIE !

Au seuil d'une explication sur ce thème : l'art et le peuple, ne serait-il point sage de tenter de nous entendre sur la signification donnée à l'art ?

Je n'ignore pas que la chose sera difficile, attendu le caractère insaisissable de l'objet de nos préoccupations. Que de définitions apportées, sans qu'aucune jusqu'ici ait satisfait les intéressés ! Nous n'avons pas la prétention de résoudre l'infini artistique, puisque pour chacun l'art prend un sens différent où viennent se fondre l'aspiration individuelle, le tempérament particulier, le caractère privé, les dispositions originales et propres à l'esprit de chacun — avec les bizarreries et singularités des sentiments de tous.

Juger l'art, comme le définir... quelle prétention, puisqu'il nous échappe par toutes les mille diversités étonnantes de source, de forme, de couleur et d'interprétation.

« Si les questions relatives à l'esthétique sont restées obscures — écrivait Georges Sorel en 1901 dans « La Valeur de l'Art » — ce n'est pas faute qu'on ait écrit beaucoup de philosophies de l'art. » ; la multipilicité de ces systèmes a certainement contribué à rendre peu intelligibles des problèmes qui étaient déjà fort difficiles ; cette multiplicité a, cependant, une raison d'être, ajoutait-il ; elle nous montre que l'art n'est pas une chose simple qu'aucune théorie ne saurait l'embrasser tout entier dans

pour apprécier l'esthétique. »

Ainsi écrit Henry Poulaille dans le chapître « L'art devant les hommes » de son admirable livre « Le nouvel Age littéraire. »

Ceci situe ce que nous, révolutionnaires, entendons de l'art — car c'est de cela qu'il s'agit. Nous voulons ramener à une interprétation plus humaine, plus rationnelle, ce qui fut l'objet de trop d'incompréhension. Nous aimerions, en ces heures de douloureux enfantement d'un monde nouveau, sans faire fi de l'acquis des époques antérieures, mais au contraire en nous les assimilant, les transformant et les modifiant, créer une forme nouvelle qui réponde aux besoins de tous, en un mot, chercher la synthèse qui donnerait au peuple le maximum de joie et de bonheur dans la beauté renouvelée des arts, des sciences et des lettres. Nous non plus, nous n'ignorons pas la continuelle transformation qui anime la matière traitée par l'artiste, et si les théories, les écoles, les formules peuvent passer et faire place à d'autres théories, écoles et formules nouvelles pour se transformer, à leur tour, sous l'empire d'idées toujours renouvelées, nous saisissons mieux par là, combien l'art s'identifie à la vie quotidiennement en fermentation, et qu'il ne peut se cristalliser sous peine de déchoir vers une sénilité honteuse.

Comme écrivait Charles Hotz : « Il est intimement attaché aux hommes par tout ce qui est en eux et autour d'eux, par tout ce qui provoque leur activité, soulève leur enthousiasme, excite leur allégresse ou leur douleur. Les mêmes perturbations qui modifient leur situation, soit d'une façon collective, soit individuellement, ont une répercussion sur l'art, tant par l'effort de l'individu producteur, de l'artiste, que par l'influence de l'individu récepteur, du public qui est appelé à en apprécier le mérite et à participer de son émotion »

Comment vouloir prétendre séparer l'art du peuple ? Comment vouloir nier leur communion quand tout concourt à les confondre ? N'y a-t-il point là une œuvre sacrilège de la part des riches et des grands d'avoir jusqu'ici interdit cette expansion ? Déjà en 1887, Tolstoï, écrivant à Romain Rolland, s'exprimait à ce sujet en ces termes : « Tout le mal aujourd'hui vient de ce que les gens soi-disants civilisés, ayant à leur côté les savants et les artistes, sont une caste privilégiée, comme les prêtres. Et cette caste a tous-

de tous, firent plus pour les arts et les peuples que la commisération calculée des pouvoirs d'Etat qui n'offraient que des compensations de musées, enlaidis par leurs prétentions propriétaristes ou donatives.

Trop de « bonnes gens » se sont plus à nous offrir des définitions de l'art qu'ils compliquaient on ne sait trop pourquoi, cherchant dans le domaine abstrait une métaphysique qui satisfit leur mystique, oubliant que posée sur terre, la vie était à leurs pieds. L'art, dans sa réalité indubitable, ils le cotoyaient à chaque heure de leur vie. Le définir, c'est donc définir la vie, c'est dépeindre l'humain, puisqu'en dernière analyse l'art n'est que l'expression d'un concept du beau rattaché à la vie sociale et spirituelle des hommes et des choses.

« UN ORGANE DU PROGRES HUMAIN »

Encore qu'on puisse aisément polémiser sur la valeur du beau, nous pensons que c'est là affaire d'interprétation non de définition et, sans accepter dans sa totalité expressive la pensée de Charles Hotz, on peut en partager l'essentiel : « Voir la vie en beauté, c'est voir ce qu'elle a ou pourrait avoir d'agréable, de grand, d'harmonieux, de désintéressé ; c'est rechercher en elle une perfection de forme, de pensée, de sentiment ; c'est, en somme, la considérer comme supérieure aux habitudes qui règlent notre existence de chaque jour. C'est l'envisager dans ses manifestations favorables à notre satisfaction et à nos désirs ou l'idéaliser en l'imaginant sous des aspects nouveaux dont nous voudrions la voir parée. »

Je sens bien intérieurement ce qu'il peut y avoir de manquements à l'harmonie, dans une pensée ravagée par le doute puisque la réalité n'est pas d'une pure beauté. Si nous ne séparons point l'art du peuple, c'est donc que nous cherchons en l'art les facteurs générateurs capables d'aider le peuple à se libérer, et l'on peut alors, avec l'auteur de « Qu'est ce que l'Art », affirmer que l'art « est un organe du progrès humain ».

Ceci précisé, laissant libre cours aux interprétations multiples et sans renoncer aux réserves que m'impose l'intime choix de mes vagabondages artistiques, j'identifie l'art au peuple et, par là, j'en exalte les sources esthétiques. Cette

elle les conduira sur les chemins de la justice, de la liberté et de la fraternité.

ART DE PROPAGANDE ? ART PROLETARIEN ?

L'approche des révolutions, voire des changements de régime, ont toujours fait naître des modes nouvelles. Aujourd'hui, on nous parle d'art « révolutionnaire », d'art « prolétarien », d'art « de classe ». Quantité de barbouilleurs se sont sentis sur le tard une âme de subversif. Beaucoup se découvrent une sympathie grandiose pour les associations révolutionnaires, cachant par des justifications insensées, quand elles ne frisent point l'hypocrisie, leur indifférence d'hier. La force de conversion du beefsteak s'exerce déjà, l'arrivisme fera le reste et l'idéal n'aura jamais été torturé avec autant de disgrâce.

Il ne s'agit pas de servir l'idéal pour le besoin de s'en servir, il faut le penser et, après l'avoir pensé, l'aimer ; après viendront les manifestations extérieures : l'action destructive ou constructive pour les uns, l'art pour les autres. Chacun apportera sa pierre à l'édifice libérateur, en attendant, Maurice Parijanine est en droit d'opposer sa défiance aux facilités d'un certain art de propagande :

« Veut-on trouver une nouvelle définition de l'art qui corresponde à la nature de faits nouveaux, c'est-à-dire à l'intervention d'éléments « vraiment prolétariens » dans les combats de la classe ouvrière, avec les moyens de création culturelle qu'on s'imagine, contre toute vraisemblance, contre toute réalité historique, avoir été le monopole exclusif de la bourgeoisie ?

« Du point de vue esthétique, telle grotesque statue de maréchal français et telle horrible effigie de Lénine sont, à égalité, des « navets ». Et si les propagandistes ne sont pas de cet avis, c'est précisément que, pour des motifs variés, ils spéculent sur l'insuffisance de culture des foules, prolétariennes ou bourgeoises. Récemment, en Turquie, sur les places, dans les restaurants et dans les hôtels, j'ai trouvé partout la binette de Kémal Pacha, que je pris d'abord pour un tenancier de bistro. C'était de l'art de propagande, de l'art de classe, si l'on veut. Mais la véritable culture humaine détruira ces images ridicules. »

Sous prétexte de « vertu prolétarienne », il ne faudrait point tomber dans le marais d'un art au service d'une

« Ce sont les lumières de la pensée et de la création artistique qui ont été éteintes par le plus idiot, le plus arbitraire et le plus féroce coup de vent de la réaction. »

Comme l'écrivait avec beaucoup d'à propos Jean Cassou, invoquant la figure noble et candide de José Bergamin, chrétien et catholique, qui rachète la trahison de son maître, Unamuno, décédé depuis après s'être repenti, paraît-il, de l'admiration qu'il vouait à la « civilisation » des rebelles (1) :

« Car l'Espagne et tout ce que représente l'Espagne, et la culture humaine, ne sont pas chez les soudards de Burgos, mais avec le peuple et les jeunes poètes de Madrid. J'évoque ici le beau visage de Juan Chabas, sa tranquille et mélancolique assurance dans son uniforme de milicien, et l'adieu que nous nous sommes dit, tandis qu'il partait pour le front, après m'avoir laissé son dernier livre : une traduction en vers de la *Bérénice* de Racine. »

LA FIN TRAGIQUE DE UNAMUNO

Puisque nous avons rappelé l'énigmatique figure de ce « conventionnel désabusé », peut-être n'est-il pas inutile de tenter d'élucider son cas ; il en vaut vraiment la peine.

Avec une certaine force et non sans raison, on a parlé de la lâcheté « sénile » de Unamuno et on lui a reproché d'avoir oublié qu'il avait jadis été l'objet de la solidarité des intellectuels indépendants du monde entier, au temps où cet autre soudard, Primo de Rivera, après l'avoir destitué de sa chaire à l'Université de Salamanque, l'avait exilé aux îles Canaries. On connaît cette histoire : proscrit, enlevé par un navire français, il vint se réfugier à Paris.

A Salamanque, où il continuait à vivre depuis la République, parmi ses livres et ses bibelots, Miguel de Unamuno fut surpris par la rébellion des généraux traîtres. Il avait répudié avec un certain éclat le « Frente popular », horrifié qu'il était de voir les églises saccagées — lui qui se donnait pour incroyant.

(1) Une information d'un correspondant particulier de l'*Agence Fournier*, publiée dans l'*Œuvre* du 3 janvier 1937, annonçait que Miguel de Unamuno aurait été fusillé à Salamanque, pour avoir exprimé ses dissentiments vis-à-vis de ces derniers ! ! !

point à exprimer ses dissentiments avec les généraux.

« Vous vaincrez, mais vous ne convaincrez pas ! » leur aurait-il dit. Mais on rapporte une séance d'ouverture des cours de l'Université de Salamanque — elle date du premier octobre — où un certain Madonado, professeur de littérature, prononça le premier discours. Discours de commande dans lequel furent critiqués les Basques et les Catalans qui revendiquaient leur autonomie au sein de la grande patrie « ibérique ».

Unamuno est Basque. Il répliqua avec véhémence. La séance finit dans le brouhaha ; un général, Millau Aatray, le « Goebbels espagnol », cria : « Mort à l'intelligence ! » La femme de Franco s'évanouit. Unamuno fut destitué de son poste de recteur.

Unamuno, pendant plusieurs mois, a couvert de son acquiècsement Franco ; avant de mourir, il a soulagé son âme. A un journaliste étranger, il aurait confié : « Je suis terrifié par les violences, le sadisme, la cruauté inconcevable de la guerre civile, vue du côté nationaliste. »

Et comme si l'éternel hidalgo, qu'il n'a cessé d'être, avait repris le dessus, il aurait affirmé au premier octobre même :

« Au moins du côté rouge, on nous dit que les femmes vont lutter sur le front. De ce côté-ci, les femmes ne prennent pas noblement part à la lutte ; mais, portant des médailles et des insignes, elles vont assister aux fusillades et aux exécutions... »

Et ce jour-là, Unamuno termina sa conversation avec le journaliste étranger par ces paroles qui, peut-être, effaceront la pénible impression qu'il a laissé en autorisant Franco à se servir de son nom pour protéger ce militarisme brutal et ignorant où la violence se mariait à l'assassinat.

« Voyez-vous, ce que ces gens-là haïssent par-dessus tout, c'est l'intelligence. Ce sont les ennemis jurés de tout ce que l'esprit représente dans le monde, en opposition à la force brutale et aveugle de destruction et de violence. »

FRANCO CONTRE GOYA

LES POETES DE LA REVOLUTION

Mais voici mieux : la Renaissance. Tandis que la rébellion fasciste sévit à travers l'Espagne en feu, la poésie renaît.

Poésie humaine, poésie sociale ; les poètes forment ce bloc de granit que mon ami Durruti réclamait peu avant son départ de Madrid au front. Ils exaltent et soutiennent — ces poètes — la lutte que livre le peuple d'Espagne à ses bourreaux et ses inquisiteurs.

Et chose remarquable, des dizaines de milliers d'hommes et de femmes se sont réunis en pleine guerre civile pour entendre le poète Rafael Alberti lire ses « romances ».

On ne peut douter d'un peuple qui, en de tels moments, sait encore distraire quelques heures de sa vie pour écouter des poètes chanter leurs espoirs et leurs désirs.

Communion des foules avec les poètes ! ! Ont-ils jamais rêvé pareille apothéose tous ceux qui taquinent la lyre... N'y a-t-il pas là, un vaste champ ouvert aux expressions nouvelles de la vie, expressions nouvelles desquelles les poètes pourraient tirer la plus grande félicité, tant pour la poésie que pour leur poésie !

Et puisque nous avons invoqué les poètes, parlons d'eux.

D'abord, il faut que vous le sachiez. Chez le poète espagnol, avant tout, prévaut la personnalité. De là cette richisse que n'ont pas manqué de nous apporter les différents visages poétiques aux orientations les plus larges, d'où est exclu, forcément, tout classement théorique.

Et c'est ainsi que se révèle la force immanente de la poésie espagnole contemporaine, qui la marque d'un sceau bien particulier.

de décrire, de délimiter le phénomène, elle laisse chanter et grandir à sa guise l'harmonie du monde extérieur qui vient chercher dans l'âme un asile.

« Délivrée de toute servilité envers une réalité à laquelle on ne croit plus, elle ne se soumet pas non plus à la superstition des apparences ; car elle sait que ces reflets d'un inconnu inaccessibles n'ont d'existence que dans les consciences individuelles qui les diversifient à l'infini. »

C'est Lucien Paul Thomas, dans l'introduction qu'il consacre aux « Poètes espagnols d'aujourd'hui », qui énonce ceci au sujet des poètes et de la poésie d'Espagne : « Il n'est pas de pays où les arts et, particulièrement, la littérature, soient plus rebelles qu'en Espagne aux groupements d'écoles » et de poursuivre pour affirmer sa pensée première :

« Les courants esthétiques parcourent la péninsule, comme ils envahissent les frontières d'autres cultures ; mais, en ce pays d'audace et de contrastes, un individualisme incoercible en brise le plus souvent les ondes. »

LA FRATERNITE PAR LA SOUFFRANCE ET LA MORT

Il y a chez le poète espagnol une entente, pour ainsi dire, entre la souffrance et l'harmonie. La douleur, il l'a chantée avec tant d'infinie nostalgie et de sublime passion qu'elle vous donne l'impression d'une richesse de sensations nouvelles et vous fait oublier, pendant quelques instants, la mélancolie ou la tristesse du thème. Quelques moments après, le voile est enlevé, vous sentez tout ce qui est de l'humaine douleur dans ces chants intimes mêlés aux nuances innombrables des ambiances coloriées.

Confiance du poète en l'homme qui demain le lira, c'est là une attitude pleine de noblesse. La poésie espagnole en est bougrement pleine.

Hélas ! le fascisme devait s'attaquer bestialement aux poètes et aux artistes et le plus pur d'entre eux, Garcia Lorca, fut assassiné par les hordes de Franco.

Le 20 septembre 1936, un communiqué annonçait que Garcia Lorca, une des gloires des lettres espagnoles, le créateur exquis de l'Andalousie, avait été fusillé, interrompant ainsi brusquement ses chants ardents et harmonieux.

Sur la place du Carmel furent brûlés publiquement ses livres.

Antonio Machado — poète socialiste — a conté la tragédie dans « Le Crime eut lieu à Grenade », poème dédié à Federico Garcia Lorca :

> On le vit, marchant entre les fusils
> par une longue rue
> qui donnait sur la campagne froide
> de l'aube, encore sous les étoiles.

et poursuivant :

> Ils tuèrent Federico.
> Alors que pointait la lumière
> et comme si le crime déjà éclaboussait
> ceux qui l'ordonnèrent,
> le peloton de bourreaux
> n'osa pas le regarder au visage.
> Tous fermèrent les yeux.

C'est dans Grenade, qui avait si souvent inspiré son lyrisme merveilleux, que le chantre Andalou Garcia Lorca devait trouver cette mort qui stigmatisa le fascisme et l'Eglise espagnols et Antonio Machado de nous le dire :

> Federico tomba mort
> du sang sur le front, du plomb dans les entrailles —
> c'est à Grenade que le crime eut lieu.
> Vous savez... pauvre Grenade... dans sa Grenade.

UN DENONCIATEUR DE L'INHUMAIN : VELASQUEZ

Invoquons maintenant le secret de l'Espagne où se mêle, avec tant d'intimité, sa peinture, ses mœurs et ses paysages, pensons à ce paradis de la peinture qu'est le Prado.

Dans ce temple majestueux où les couleurs les plus touchantes s'harmonisent grâce aux talents les plus merveilleux, où les chefs-d'œuvres succèdent aux chefs-d'œuvres : Greco — Vélasquez — Zurbaran — Ribera — Goya. Déjà vous avez l'entrevision du « Caballero de la mano al pecho » que le monde artistique a baptisé « Le Gentil-

« gigantesque athée » dont l'œuvre est, pour la peinture espagnole, ce que Don Quichotte est à sa littérature par le secret profond qu'elle découvre et exprime.

Je ne partage point la pensée de René Schwob au sujet du drame intérieur qui se déroula dans l'âme de ce prétendu « chrétien catholique ». Le livre « Profondeurs de l'Espagne » n'en contient pas moins des jugements tels que celui-ci :

« Mais enfin, la peinture est un langage ; et, pour peu qu'on l'interroge avec amour, elle donne sur les profondeurs d'un peuple les clartés les plus vives.

« Ce sont ces profondeurs, trop souvent dissimulées sous un bruit de castagnettes, que j'avais tenté de mettre au jour à propos de chefs-d'œuvres en apparence étrangers à tant de gravité. »

Et de poursuivre :

« Peut-être explique-t-elle aussi, dans une certaine mesure, le sadique vertige auquel nous voyons à présent en proie ce peuple catholique. Il n'y a rien de plus grave, sur la terre, que la trahison des chrétiens. Et Raspoutine — qui fut placé à sa source — éclaire aussi le bolchévisme. C'est pourquoi la position catholique, à l'égard du conflit qui déchire l'Espagne, ne peut être que contradictoire. Il est impossible de prendre parti pour les bourreaux. Mais comment condamner leur délire sans circonstances atténuantes, quand on soupçonne l'immense responsabilité de ceux qui s'imaginaient pouvoir trahir le Christ impunément » Et cela lui fait écrire : « La révolution d'Espagne à sa source est religieuse. La tragédie de sa peinture l'est aussi. »

Ortega y Gasset a écrit au sujet de Vélasquez :

« Avec son pinceau, il chasse les dieux comme à coups de balai. Dans sa bacchanale, non seulement il n'y a point de Bacchus, mais encore il a choisi un goujat pour en tenir la place. C'est bien notre peintre. »

Ce « colossal impie » ne se plait pas uniquement dans ces bacchanales encore qu'elles ne peuvent souffrir d'être comparées aux bacchnales flamandes ou vénitiennes car chez Vélasquez on ne trouve point cette joie de vivre. L'âge d'or n'y est point, l'Espagne est triste, son humour est sombre et hautain, voire dédaigneux. La peinture de Vélasquez sous un pessimisme amer dégage une sévérité nihiliste. Ses admirables « Fileuses » forment une composition pleine de dignité, mais en même temps une preuve de plus de la profondeur tragique où la simplicité, l'objectivité de Vélasquez peuvent parfois le conduire, et cette vision de l'Espagne noire vous préparera aux horreurs de Goya.

A côté du Greco et de Vélasquez se place Zurbaran avec ses portraits de moines ascétiques, puis voici Ribera chez qui on retrouve « l'atroce pathétisme » espagnol, uni aux artifices de l'école napolitaine, à son colori, à son clair-obscur, à son éloquence.

Après viendra ce peintre aragonais, le grand Goya, plein d'humour, mais terrible d'intentions perfides. Goya campe des filles du peuple ou des duchesses ; pour l'Espagne et pour lui particulièrement, c'est tout un. Fils du peuple, il sera l'amant secret de la duchesse d'Albe.

Ses portraits royaux, ce sont des caricatures de la cour, « le grotesque Charles IV et toute sa famille, la sinistre reine Marie-Louise qui est à côté de lui, le stupide et méchant Ferdinand VII », galerie de mannequins et de figures de cire. Comme Goya s'est vengé, lui, ami du peuple, de ceux qui n'avaient que mépris et dédain pour les élus de son cœur.

« Autant que les autres grands Espagnols, Goya célèbre ainsi, à son insu, par les seuls visages et ses portraits, l'immortalité de l'âme. Et c'est d'autant plus stupéfiant et déroutant, qu'autour de ces visages, le monde entier n'est qu'une roue colorée qui tourne, un tourbillon d'oripeaux et de gestes, une éblouissante et sinistre mascarade. »

Méditez ces paroles de J. Cassou, elles vous aideront à comprendre tout le secret de l'Espagne :

« L'Espagne est un puissant alcool qui peut courir le risque de déplaire, aussi faut-il avoir le cœur solide pour la digérer. Mais aussi, il en est d'elle comme de toute saveur et de tout parfum violents : une fois que l'on y a goûté, on ne peut plus s'en défaire, et c'est à travers ce qu'elle vous enseigne que l'on sent et que l'on juge les choses de la vie et de la mort. »

UNE EPOQUE, UN HOMME

En 1808, un cataclysme s'abat sur l'Espagne. Ce n'est pas l'abdication de Charles IV en faveur de son fils Ferdinand, mais bien plus le duel Anglo-Français dont l'Espagne devenait le théâtre.

Il s'agit d'influences que se disputent l'hégémonie anglaise et française. Ferdinand n'est pas reconnu par Napoléon. Ce dernier fait envahir l'Espagne par ses armées et proclame son frère Joseph roi. Le 2 mai 1808, le peuple

Ce devait être là le signal d'un soulèvement qui allait gagner toute la péninsule, guerre de l'Indépendance, comme on l'appela. Elle dura près d'une dizaine d'années et l'on se rappellera que le siège de Saragosse, à l'époque, fut une des phases culminantes.

Un homme vivait en ces temps-là, un homme qui devait devenir une gloire, non seulement pour l'Espagne, mais pour le monde entier : Francisco Goya.

Goya a peut-être vu la guerre ; en tous cas, il a su dégager de la mêlée de poignantes visions qui vous étreignent.

Pour lui, pas besoin de fixer ces armées, ces bataillons, de camper des bivouacs ou de dépeindre des corps de garde, des marches de troupe. Il y a mieux pour nous faire comprendre ce qu'est la guerre, c'est de nous montrer ses horreurs, ses destructions dans les villes assiégées. Il y a les fusillades, les incendies, les viols et les pillages ; il y a, en un mot, tout le tragique des belliqueux spectacles ; il y a les après-guerre, la famine, les exécutions, les violences.

Cette explosion du sinistre, Goya mieux que quiconque nous l'a rendue au centuple en des toiles ou des croquis d'une abondance jusqu'à la désinvolte. La chose ne manque point d'être significative et son œuvre a, au moins, le don de nous faire haïr la gueuse.

Songez à ces planches « Cela arrive toujours », « Ils ne s'accordent pas », « le condamné du garrot », sa « vérité », c'est là une « iconographie goyesque », bien significative.

Et cette neutralité, chez un être observateur, abondant et fécond ! Est-il contre les Français, pour les Espagnols, contre ses compatriotes, pour les envahisseurs ? Contemple-t-il les deux partis en présence, tout en restant neutre devant le crime ? Non, Goya prend position contre la guerre, contre sa « stupidité outrecuidante ».

Le 10 août 1817, le roi Joseph abandonnait Madrid en ruines. L'héroïsme du peuple se payait de monceaux de décombres et de milliers de cadavres.

GOYA CONTRE FRANCO

Curieuse analogie de faits à plus d'un siècle de distance, nous assistons à ce même spectacle que Goya sut douloureusement fixer dans *Désastres*.

« Goya, cauchemar plein de choses inconnues ».

Mais lisez ces lignes d'Eugenio d'Ors :

« Goya a triomphé ; et, avec Goya, le peuple ; et avec le peuple, la lumière... L'épreuve a été dure ; elle s'est prolongée quatre-vingts ans. Plus d'une fois, au long de l'épreuve, les forces obscures ont travaillé. Plus d'une fois, le tigre de la mort a retroussé ses babines. Plus d'une fois, le songe de l'erreur et de l'inconstance ont prétendu assoupir l'énergie. Plus d'une fois, la tentation du néant a frôlé, suicide, la vigoureuse créature du sain instinct populaire. Plus d'une fois, la léthargie de la Raison a donné naissance aux monstres. Mais — « Divine Raison, ne te retire d'aucun ! » — le jour nouveau est arrivé et l'œuvre enfin s'est accomplie.

« Si Goya est mort « fou de contentement », maintenant c'est l'humanité entière qui est « folle de contentement ».

Admirable, avec Goya triomphe le peuple, la lumière contre la barbarie. Avec tout son monde artistique, demain triomphera à nouveau le peuple d'Espagne à la recherche d'un avenir plus fraternel, plus harmonieux.

Franco a oublié Goya, peut-être l'ignorait-il ? Franco meurt de stupide ignorance, la civilisation vaincra le fascisme.

Bernard Sarrazin, dans « Visages d'Andalousie et de Castille », a écrit de Goya :

« Avec lui, c'est la révolte : elle devait bien venir un jour. Il lance l'anathème. Il est l'anarquista. »

Ces pensées expliqueraient peut-être pourquoi Franco désire ignorer son compatriote, elles montreraient également les raisons de l'irrespect du soudard pour l'œuvre du maître « La frénétique insulte de ses scènes », celles des *Fusillades du 3 mai* restent le cauchemar des Franco, des Mola, des Queipo de Llano, car les *Fusillades du 3 mai*, c'est « un de ces ouvrages situés au-delà même de l'art et de la pensée, et où ce peuple peut soulager cet irrépressible besoin qu'il a de s'exprimer par des cris. »

Hélas ! que resterait-il aujourd'hui de ces richesses... devant ce fascisme des Franco, des Mola et des Queipo de Llano qui ont manifesté l'attachement qu'ils ressentaient pour les trésors artistiques de leur « propre patrie », si l'on ne s'était préoccupé de sauver tous ces trésors.

Mercenaires du capitalisme international, ils s'inquiétaient peu de la richesse « spirituelle » de leur pays ; pour

de fonds désiraient exploiter.

L'ART ESPAGNOL ET LE PEUPLE

Mais le peuple, une fois de plus, a manifesté sa puissance de volonté. Il a triomphé de la barbarie des soudards et des curés. L'homme s'est dressé devant son destin pour abattre le monstre.

L'Espagne, vous auriez dû le savoir, généraux de contrebande, est peuple avant tout ; avant tout, elle restera peuple.

Elle est peuple par sa peinture, qui affirme cette révolte de l'esprit contre ce monde résigné et je songe au grand Goya qui se prolonge jusqu'aujourd'hui en Picasso, elle est peuple par sa poésie, sa musique et ses chants.

Je me souviens encore de tout ce que j'ai ressenti de haine et de douleur le jour où j'appris par la presse que le palais du duc d'Albe était en feu, que le Prado menaçait de n'être qu'un monceau de ruines.

Quiconque a flâné dans ces galeries où s'abritent les peintures les plus merveilleuses du monde, quiconque s'est promené dans cet étage où, pieusement, fut rassemblée toute l'œuvre du maître des maîtres, comprendra comme moi qu'il n'est plus qu'une tâche à laquelle se doit tout esprit épris du beau, à quiconque aime d'amour fervent l'art et ses diverses manifestations, celle de prendre à la gorge l'infâme, l'inhumain, le maudit, je veux dire l'église, l'armée, le fascisme, la guerre et, pour synthétiser ma pensée : le Capitalisme.

« L'héritage culturel que le peuple espagnol défend au prix de sa vie, est ce qui correspond au plus profond des sentiments et des valeurs de l'Espagne. Toutes les civilisations modernes s'abreuvent de cette culture qui, toujours, est vivifiée par la sève populaire la plus pure. Pas un seul nom qui compte en Espagne, dans la poésie, la littérature, la religion, la musique, pas une œuvre maîtresse de la tradition espagnole, qui ne vienne du peuple, qui ne vive en lui, qui ne trouve en lui sa vérification.

« C'est à ce peuple que nous sommes redevables de ce qui fait l'essence poétique de cet immense trésor dispersé au monde entier par l'Espagne dans toutes les activités spirituelles, dans tous les domaines de la pensée. Ce sang

pagne, c'est le sang même de ce peuple, inventeur, créateur de l'authentique culture qui fait la signification universelle de l'Espagne parmi les civilisations du monde. Nous tenons à le proclamer : vouloir détruire le peuple espagnol, c'est vouloir détruire le passé culturel de l'Espagne, sa vie présente, son magnifique avenir, c'est détruire l'une des bases de la culture universelle, qui pendant des siècles s'est enrichie des apports de la culture espagnole. » (1)

TACHE CULTURELLE DES HOMMES D'AUJOURD'HUI

Et voici, pour conclure, quelques paroles exprimées avec tant d'ardente passion par Marcel Martinet. Elles sont des paroles d'espoir contre la gangrène fasciste :

« L'heure est donc critique. Cependant, certains symptômes annoncent que la classe ouvrière commence à se ressaisir. Mais il faut que ses hommes soient des hommes, non des machines, non des soldats, non des esclaves. Il faut que chaque individu soit une personne libre et voulant accomplir le maximum de son destin, dans une société riche qui permettra à tous les hommes, ce maximum d'accomplissement. La révolution prolétarienne, c'est cela. Pour qu'elle triomphe, il faut que les hommes appelés à sauver le monde en se sauvant eux-mêmes, il faut que les hommes de la classe ouvrière s'instruisent et s'éduquent, méditent et développent leur capacité ouvrière et sociale. Pour acquérir cette culture nécessaire, ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes : Ni dieu, ni César, ni tribun. »

Et puisque, pour ce qui nous préoccupe, il s'agit d'une culture qui prend une place prépondérante dans l'histoire des civilisations, puisqu'il s'agit de défendre la culture ibérique et éviter qu'elle ne soit engloutie par une indifférence coupable, puisqu'il faut empêcher que l'Espagne retourne vers un moyen-âge qui ferait triompher l'inquisition sur la Renaissance ;

Puisqu'il faut éviter au peuple d'Espagne qu'il ne retombe sous le joug clérico-militariste, afin de sauver ce qu'il reste à sauver de sa culture d'hier et d'aujourd'hui ;

(1) Madrid, octobre 1936 : Résolution du « Secrétariat International de l'Association des Ecrivains pour la Défense de la Culture ».

monde nouveau, empêchez les horreurs de se perpétrer, celles qui s'ajoutent aux répressions féroces, aux massacres sans raison des femmes et des enfants, empêchez également qu'à tous ces maux s'ajoutent encore la destruction des valeurs culturelles ibériques !

Bruxelles, Janvier 1937.

N.-B. — Cette conférence a été donnée également le 10 janvier 1937 à la Maison des Artistes à Bruxelles et le dimanche 21 février 1937 au poste de radio C N T-F A I à Barcelone. La matière de cette brochure a été publiée en espagnol dans la revue *Tiempos Nuevos*.

HENRI POULAILLE.
Nouvel âge littéraire.
Paris. Editeur, Librairie Valois.

CHARLES HOTZ.
L'Art et le peuple.
Paris. « La Brochure mensuelle ».

MAURICE PARIJANINE.
« Rabcors » ou Littérature, prolétarienne, révolutionnaire, anonyme et gratuite.
Paris. « Les Humbles. » Juillet-Août 1932.

JEAN CASSOU.
La Jeunesse littéraire devant la politique.
Paris. Editions des « Cahiers Libres » 1928.

J. R. BLOCH.
Espagne, Espagne.
Paris. Editions Sociales Internationales 1936.

Le Sauvetage du Patrimoine historique et artistique de la Catalogne.
Comisariat de Propaganda de la Generalitat de Catalunya, 1937.

LUCIEN PAUL THOMAS.
Introduction aux Poètes espagnols d'aujourd'hui. (Trad. de Mathilde).
Bruxelles. Editions « Labor » 1934, Pomès.

EUGENIO D'ORS.
La Vie de Goya.
Paris. Editions N.R.F. 1928.

MARCEL MARTINET
Culture Prolétarienne
Paris. Librairie du Travail, 1936.

COMPOSÉ PAR DES OUVRIERS SYNDIQUÉS A LA C.G.T.S.R. ET IMPRIMÉ SUR LES PRESSES DE «GRAPHICA», 10, RUE JEAN-REBOUL, A NIMES.

Prix : 2 francs

361 f

Jem Day

Le Faxisme contre l'Intelligence

Franco contre Goya

Attention: dans cette brochure ils manquent les pages 12 à 25!

Veronica Vaccaro

demander à Cardot?